

CHA-ILOT

PROGRAMME

25 AU 28 SEPTEMBRE 2002

WILLIAM FORSYTHE

BALLETT FRANKFURT

KAMMER / KAMMER

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
31^e édition

BALLETT FRANKFURT / WILLIAM FORSYTHE

SALLE JEAN VILAR

25 AU 28 SEPTEMBRE 2002 À 20H30

DURÉE DU SPECTACLE

PREMIÈRE PARTIE 50 MN - EXTRACTE 20 MN - DEUXIÈME PARTIE 30 MN

KAMMER / KAMMER

UNE PIÈCE DE WILLIAM FORSYTHE

TEXTES

DE ANNE CARSON · *Irony is not enough: Essay on my life as Catherine Deneuve* (2nd draft)

ET DE DOUGLAS A. MARTIN · *Outline of my lover*

CHORÉGRAPHIE, SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES, LUMIÈRE · WILLIAM FORSYTHE

FILM "FIRST TOUCH" · MARTIN SCHWEMBER

VIDÉO SOFTWARE "IMAGE/INE" · TOM DEMEYER / S.T.E.I.M.

CRÉATION VIDÉO · PHILIP BUSSMANN

RÉGIE "LIVE" VIDÉO · AGNIESZKA TROJAK

CAMÉRA · URSULA MAURER

MUSIQUES · J.-S. BACH, H. VON BIEBER, G. P. TELEMAN, BACH/F. BUSONI, THOM WILLEMS

CRÉATION SON · JOEL RYAN

PIANO · DAVID MORROW

AVEC

DANA CASPERSEN · *Catherine Deneuve*

ANTONY RIZZI · *Garçon au bonnet bleu*

ET

YOKO ANDO, FRANCESCA CAROTI, PEGGY GRELAT, PRUE LANG, VANESSA LE MAT,

ROBERTA MOSCA, NICOLE PEISL, AMY RAYMOND, JONE SAN MARTIN

CYRIL BALDY, MAURICIO GONZALEZ, THIERRY GUIDERDONI, AYMAN HARPER,

FABRICE MAZLIAH, CHRISTOPHER ROMAN, RICHARD SIEGAL, ANDER ZABALA

PRODUCTION

BALLETT FRANKFURT

CORÉALISATION

THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT, FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Création le 8 décembre 2000 au Bockenheimer Depot, Francfort

Spectacle hybride à mi-chemin entre la danse, le théâtre et le film, *Kammer/Kammer* met en scène deux variations érotiques complexes, juxtapose deux histoires d'amour homosexuelles. Dans la première, inspirée de la nouvelle d'Anne Carson – poète primé et femme de lettres – *Irony is not enough: Essay on my life as Catherine Deneuve*, Catherine Deneuve est un professeur d'université empêtré dans des fantasmes romantiques pour une de ses élèves. Dans la seconde, qui est une adaptation du roman *Outline of my lover* de Douglas A. Martin, un jeune homme déplore ses déceptions, ses rapports déséquilibrés avec son célèbre amant, une star du rock. *Kammer/Kammer* est la réalisation en direct d'un film qui, à la fois, empêche le spectateur d'avoir accès aux véritables événements du spectacle, tout en créant simultanément l'apparence d'une relation plus intime que la vue de la scène elle-même pourrait offrir. Les exécutants ne sont le plus souvent qu'entraînés, morcelés : c'est comme un supplice de Tantale. La « véritable » action se déroule derrière des panneaux qui se déplacent sans cesse et nous parvient modifiée par des mouvements de caméra chorégraphiés, des cadrages inhabituels, sous forme de séquences vidéo produites en temps réel et diffusées à travers l'espace sur des écrans plasma. Contrastant avec ce déploiement de haute technologie, les corps dansants s'affrontent dans des figures complexes, rapides, cinétiques, sur de simples matelas posés à même le sol. Malgré la multiplication systématique d'espaces et de mouvements disloqués, *Kammer/Kammer* n'en atteint pas moins une puissante cohérence.

William Forsythe a conçu la structure de *Kammer/Kammer* comme un déploiement de son propre contenu. Tandis que l'histoire de Carson insère la persécution et l'exécution de Socrate au cœur du scénario du film d'André Téchiné, *Les Voleurs* (1996), les plaintes de l'amant de la pièce de Martin, faisant miroir au texte de Carson, rappellent le procès du philosophe. Tels ces délateurs inculpant Socrate sous prétexte qu'il corrompait la jeunesse athénienne, l'amant incarne un Alcibiade du XXI^e siècle accusant la vieille star du rock d'avoir illuminé sa vie des feux de l'amour et de la célébrité pour mieux l'abandonner ensuite. Lui faisant écho, la Deneuve de Carson se départit de cette superbe assurance que lui procurait la pleine conscience de ses capacités érotiques, et bascule dans un désespoir fou furieux lorsque la réalité refuse de se plier aux diktats de ses élucubrations mentales. Tandis que s'effondrent les certitudes de ses catégories socratiques, son propre sens critique n'en garde pas moins tout son mordant. Mais sa lucidité ne l'aide en rien à se dégager de ce qu'elle reconnaît clairement être « une piètre idée, fantasmer sur cette fille ». Tentant de conserver sa dignité bien qu'elle l'ait sacrifiée depuis longtemps déjà, Deneuve entremêle des métaphores puisées dans l'histoire de la Grèce ancienne. Elle disserte, comme s'il s'agissait d'une bonne blague (ses étudiants pour la plupart n'en saisissent pas l'ironie) sur le cours forcé de la réforme monétaire athénienne. Elle évoque les monnaies dénuées de valeur matérielle (c'est-à-dire sexuelle) qui ont fini par représenter les "vraies" valeurs. Comme l'a dit Feuerbach, la culture occidentale acclame aujourd'hui l'illusion comme sacrée tandis que de plus en plus elle relègue la vérité au profane. C'est pourquoi dans les deux chaînons narratifs de *Kammer/Kammer*, l'amour devient la monnaie de singe de l'imagination, qui a certes un fort crédit émotionnel mais aucune valeur d'échange dans la réalité. L'un se remémore l'amour comme une promesse non tenue; une succession de désirs contrariés, le désenchantement, la perte. L'autre fait la douloureuse expérience de l'amour au présent avec ses tortures psychosomatiques toujours recommencées. Les débuts sont parfois rudes, les fins toujours brutales.

Rebecca M. Groves · Francfort, 25.05.2002 · Traduction Nicole Roethel

Irony is not enough :

Essay on my life as Catherine Deneuve (2nd draft)

Anne Carson - Traduction Dorota Dutsch

saison qui chante saison rapide

je commence

Les débuts sont difficiles. Sapho, la poétesse grecque, l'a exprimé simplement. Parlant d'une jeune fille, Sapho a dit *Tu me brûles*. D'habitude, Deneuve commence avec elle-même et une fille dans une chambre d'hôtel. Ça c'est ce qu'elle pense. C'est cérébral. Pendant ce temps, le corps perdure. Le chandail boutonné presque jusqu'au cou, Deneuve est assise à la tête de la table du séminaire et expose les différentes facettes de la réforme monétaire athénienne. C'est Solon, le législateur athénien, qui instaura à Athènes une devise à cours fixe. Les citoyens durent accepter des pièces appelées drachmes, didrachmes, oboles, etc., qui valaient plus que leur teneur en argent : une monnaie jeton. Une monnaie qui ment à propos d'elle-même. Les étudiants du séminaire notent tout soigneusement, l'un d'eux est endormi, Deneuve continue à parler d'argent et de surfaces mais elle pense petits bleus, petits blancs, petits taffetas d'hôtel. C'est cérébral. La sonnerie annonce la fin du cours. *Il a un prépuce, mais de peur de l'user, il se sert de celui d'un autre pour copuler, c'est ce que les ennemis de Solon se plaisent à dire de lui*, conclut Deneuve. Une *métaphore fiscale*. Elle boutonne son col et le cours est terminé.

parties

Le séminaire a lieu les lundi, mercredi, vendredi. Sur elle tombent des parcelles de temps et la neige déambule lentement le long des autres après-midi. Deneuve est assise à son bureau, elle regarde le mot *ironie* inscrit sur une page. À demi brûlé. Il faut se poser des questions : Sapho, Socrate, est-ce que tout ça est cérébral ? Ces gens semblent ruisseler de bonté, or voici que les beaux rapides blancs et dangereux déferlent sur eux. Couteau de garçon, couteau de fille, couteau de celui qui sait peu. Où est l'ouvrage ironique qui, avec les fils de cette surface, tisserait au revers un autre motif, tout en maintenant les rapides en place ? Le soir envahit la pièce. Deneuve boutonne son manteau et ferme derrière elle la porte du bureau. L'escalier est sombre et crasseux, les marches recouvertes de saleté. Elle se dirige vers le métro. Que dirait Socrate ? Socrate dirait ; nommer les parties, définir chaque nom. Deneuve repasse noms et parties dans sa tête quand elle réalise qu'elle est quatre stations trop loin. Elle remonte les marches du quai, sales ici aussi, ce doit être un châtement. Sa hanche heurte violemment le bras métallique du tourniquet. Collée dessus, une inscription en rouge : SANS ISSUE. Il y a du bruit au loin. Autour d'elle, d'étranges lampes brûlent, vives, des langues humaines pressent la nuit.

neiges

Il neige toute la nuit, toute la journée. Il neige encore au milieu de l'après-midi lorsque Deneuve lève les yeux de ses papiers et voit les oreilles écarlates d'une fille, les sourcils couverts de neige. La fille se penche à travers la porte et tient ses lunettes par une des branches cassées. Deneuve offre du papier adhésif. La fille recolle la branche cassée, laisse tomber son manteau sur le plancher, s'assoit à côté. Elle sort son manuel de grec et commence à traduire, comme si cela avait été prévu à l'avance. L'était-ce ? Deneuve sent monter en elle une force de vie si violente qu'elle ne parvient pas à comprendre quel rôle cela joue et pourquoi ça devait

arriver. La victime d'une situation ironique est habituellement innocente.

Le crépuscule inonde lentement la pièce, à présent il fait presque trop sombre pour lire. La fille ramasse son manteau, se tient sur le seuil de la porte, déjà partie.

Merci flotte le long du couloir. Baissant les yeux, Deneuve remarque que ses pieds sont nus. *Moi, je comprends pas ça* leur chuchote-t-elle.

week-ends

Les week-ends sont longs et blancs. La neige s'amonce contre la porte.

Dans l'air, d'en bas, flottent les cordes distantes du piano. Deneuve lave ses verres, elle les essuie. Les heures glissent. Dans la chambre d'hôtel, la nuit tombe, une fille se retourne, *je dois vous avouer quelque chose*. C'est cérébral. Deux lignes rouges parallèles de différentes longueurs avancent lentement, sans se toucher.

hommes

Socrate est mort en prison. Sapho est morte (d'amour) en se jetant du rocher blanc de Leukas, dit-on. L'ironie de Socrate porte sur deux points : sa beauté (qu'il appelle laideur) et sa sagesse (qu'il appelle ignorance). Pour Sapho, l'ironie est un verbe, qui détermine sa relation avec sa propre vie. Comme c'est intéressant (pense Deneuve) de me voir ainsi construire cette relation soyeuse et amère. Les rhétoriciens romains traduisent le mot grec *eironia* par *dissimulatio*, qui signifie « masque ». Après tout, pourquoi étudier le passé ? Parce qu'on pourrait vouloir le répéter. Et avec le temps (remarque Sapho), notre masque devient notre visage. Juste avant d'aller en prison, Socrate eut avec ses accusateurs une conversation sur l'ironie car c'était là la vraie source de leur malaise, et tandis qu'il parlait, ils virent une toute petite fumée de chagrin monter le long de sa gorge et s'échapper dans la pièce avant de devenir sombre et sulfureuse dans les cendres confuses du soir, seule dans la cendre légère. *Tu es un vrai homme, Socrate*, dit Deneuve. Elle ferme son cahier, met son manteau et le boutonne. *Mais après tout, moi aussi j'en suis un*.

téléphones

La honte est une lame rouillée sur laquelle Deneuve est assise alors qu'elle feuillette ses notes de cours dans son bureau du lundi. Dehors, un drapeau se décompose dans le vent glacé. Le téléphone sonne. Silence déchiré. La voix de la fille, qu'elle entend pour la première fois au téléphone, a quelque chose d'animal. Des griffes la traversent, dévient devant le mur. *Je viens pas au séminaire aujourd'hui. J'ai pensé que vous voudriez le savoir*. La fille s'interrompt. Deneuve attend. Et ensuite, *Ça vous fait quelque chose ?* avec un rire, qu'elle laisse tomber, pendre. Deneuve cherche quelle réponse donner. Oui. Non. Pas de réponse. Mauvaise réponse. Mauvaise question. Question piège ! Ça tourne, elles s'empoignent, glissent, tiennent bon. *Je pense venir mercredi*, dit la fille. *Très bien*, répond Deneuve. Tonalité.

tuyaux

Deneuve dit la vérité tous les vendredi, c'est une règle (Socrate en faisait autant). La fille arrive tôt à son bureau, renverse une chaise et se met à pleurer. Des problèmes avec son petit ami, à Paris. *La chose la plus importante de ma vie*, dit la fille. Deneuve se retourne et regarde fixement par la fenêtre un matin cru de mars. Elle pense. Vous savez comment les diamants viennent jusqu'à nous ? Sur cinq cents kilomètres sous terre, des chaleurs et des pressions extrêmes broient le carbone en des formes étincelantes, qui sont ensuite poussées pendant des mois, des jours ou des heures le long de corridors d'hôtel appelés tuyaux à diamants, et

qui finissent par jaillir en un amas de taffetas et de chocolat, par un après-midi illuminé de lune, un événement dont personne n'a encore été témoin. C'est cérébral. *Et merde.* La fille se met à pleurer. Deneuve regarde les yeux rougis de la fille.

Que voulez-vous ?

Je veux être dans la même chambre que lui, dit la fille.

J'admire votre clarté d'esprit, répond Deneuve.

Faut que je file, dit la fille.

Une fois la porte fermée, Deneuve déplace tous les livres d'un côté de son bureau à l'autre. Puis elle les remet en place. L'odeur de la fille s'estompe lentement dans la pièce.

nuits

Les questions ne sont pas toutes des pièges, n'est-ce pas ? Deneuve donne un dîner pour les étudiants de son séminaire. Elle cuisine toute la journée. Les aubergines luisent sur le comptoir. Il y a de la laitue plein l'évier. La viande suinte. Elle pense, petits blancs, petits bleus, elle pense qu'une avenue retirée du Bois de Boulogne a maintenant remplacé la chambre d'hôtel. *Je sais que ce n'est pas tout à fait votre monde, vous vous ennuyez sûrement ? Non je m'ennuie pas. Mais voyons, ce n'est pas votre monde, ça doit vous ennuyer. Non je m'ennuie pas. Elle ne s'ennuie pas.* La fille lève les yeux, exhale de la fumée, sourit. C'est cérébral. La nuit tombe. Les étudiants arrivent, remplissent des assiettes de nourriture, versent des verres de vin, s'assoient par terre et disent des choses miraculeuses. Elle regarde chacun d'eux. Elle attend. Elle sirote. La nuit continue son chemin. Il y a de la nourriture un peu partout dans la pièce, qui peu à peu disparaît. Les étudiants se rassemblent et se séparent près des portes, puis disparaissent peu à peu à leur tour. Il est presque deux heures du matin quand elle ferme la porte, éteint la lumière du porche, retransverse le hall lentement. Par la fenêtre, elle voit la neige tomber de biais dans la lumière jaune d'un lampadaire. Châtiment divin, non, probablement pas. Étrange qu'elle n'ait pas envisagé que la fille ne viendrait tout simplement pas. Deneuve vide un verre de vin et s'essuie la bouche. Elle range les chaises, aligne les bouteilles à côté de la porte, remplit le lave-vaisselle et s'assoit pour regarder le reste de la nuit passer. La chambre d'hôtel vibre de rayons de lune, ruisselle de rayons de lune. *Qu'est-ce que vous avez là, une cicatrice ?*

guerres

Lundi, le sujet est l'armement. La fille déboule au séminaire vingt minutes en retard et s'assoit à sa gauche, chemise à demi rentrée, à demi sortie. Deneuve parle de la cuirasse d'hoplite. La classe somnole. Le texte, un poème du septième siècle avant Jésus-Christ, parle d'une vaste pièce où les hommes entreposent des armes. Sur les casques accrochés aux poutres, des plumes se balancent en silence. Au mur, pendues à des chevilles, les jambières scintillent. Tuniques et boucliers creux gisent en tas sur le sol à côté de cuirasses, de ceintures et d'épées de Chalcide. *Pourquoi le poète nous dit-il cela ?* demande Deneuve. Personne ne répond. Une mouche vole. De vieilles phrases hantées les observent depuis le livre. *Qu'est-ce...* commence-t-elle, mais la fille l'interrompt. *C'est à propos d'une guerre qui n'a pas lieu.* Deneuve se retourne. *C'est vrai,* dit-elle. *Rien n'a lieu.* Ça sonne. Elle quitte la pièce sans regarder derrière elle.

je tourne

Drôle d'idée que ce fantôme de fille, pense Deneuve en rangeant ses affaires après le séminaire du vendredi. La fille a raté les trois derniers travaux et va certainement

échouer à l'examen de milieu de semestre. Deneuve se précipite dans la rue par l'entrée principale quand l'imprévu surgit. La fille lui lance quelques pages à la poitrine. *Contente de tomber sur vous,* dit-elle.

Deneuve recule, plie les pages en deux, les fourre dans sa serviette. Elles tournent l'une autour de l'autre sous le porche. La fille la regarde d'un air bizarre.

Je ne vous avais jamais vue dans cet état avant.

Dans quel état ?

Muette, la fille sourit.

Deneuve se sent mordre à l'hameçon. La fille se met à parler de son amour, à Paris. Il la trouve trop dépendante.

Toi, trop dépendante ? dit Deneuve, heurtant à toute vitesse le fond d'un tuyau volcanique, tous ses diamants partant dans la mauvaise direction. *Toujours comme ça.* La beauté s'en va. Plus tard, chez elle, Deneuve est assise à sa fenêtre. L'odeur de la nuit est si différente de celle du jour. Obscurité gelée comme de la vieille tôle, comme des chats froids, comme le mot *pauvre*.

je traduis

Une lumière neuve inonde le bureau lorsque Deneuve y entre vendredi. Une note est coincée sous la porte, un garçon qui ne peut assister au séminaire aujourd'hui. *Mais je peux vous voir à 17 heures* griffonné sur un bout de page du *Spiegel*. Et ici, on voit Ingeborg Bachmann jouant aux échecs. Deneuve observe attentivement Ingeborg Bachmann : son regard clair tombe droit sur le petit cavalier au centre de l'échiquier, sa frange brillante est rejetée sur la gauche par sa main. Vivifiée par le souvenir de la frange d'Ingeborg Bachmann, Deneuve mène à toute allure un séminaire plein d'allusions et légèrement sarcastique sur un de ses fragments lyriques favoris : un poème du sixième siècle avant Jésus-Christ, sur l'humidité et la sécheresse, sur le désir de l'homme et le désir de la femme et en quoi ils diffèrent. Imaginez un jardin de printemps aux branches humides et aux filles fraîches. Le temps les retient dans son emprise amoureuse, des bourgeons gorgés d'usage pur, ainsi va l'horloge féminine. Mais quelle est donc cette chose noire qui tombe du ciel et assèche tout comme un éclair venu de Thrace, sans raison ni saison – le désir masculin est un engin qui s'emballer n'importe où, n'importe quand, sans eau et sans crier gare, il fait éclater les poumons du malheureux poète. Deneuve s'arrête, regarde autour d'elle. Personne ne dort. Elle lit le dernier vers du poème à voix haute. « Poumons », se tient bien droit dans une pose virile, – elle le répète. Poumons. *Phrenes* en grec ancien. D'habitude rendu par « cœur » dans les traductions modernes parce que nous ne comprenons pas grand-chose au fonctionnement de l'amour. Respirer, c'est aimer. Elle ajoute un bref résumé sur la théorie respiratoire dans l'antiquité. Évitant le regard de la fille, qui aujourd'hui est assise de l'autre côté de la table, juste en face d'elle, portant une nouvelle boucle d'oreille. *Merci,* dit-elle après que la fille a traduit une phrase grecque avec une extrême grossièreté, qui fait rire les autres. Ça sonne. La fille sort brusquement. Deneuve reste tranquillement assise pendant que la salle se vide. Puis, elle couche sa tête contre la table et rit. Le fonctionnement des poumons. Comme Sapho dit :

Cesser de respirer est mal.

Ainsi le jugent les dieux.

Car eux ne cessent jamais de respirer.

Ensuite, Deneuve retransverse le hall. Dans son bureau la lumière bleuit, la vieille glace d'avril se dénoue. Cinq heures sonnent, elle se retourne. Voici qu'on frappe à la porte.

The World

Douglas A. Martin - Traduction David Le Barzic

Un peu plus d'un an après la première nuit, il part pour une longue tournée. Parfois, je pourrai le retrouver là où son travail l'appelle. Un de ces voyages m'entraîne, pour la toute première fois, hors du pays et je le rejoins en tournée.

Il me réveille ce matin-là avant son voyage, la séparation va être longue, la plus longue de toutes. Peut-être qu'il n'aura plus les mêmes sentiments quand il reviendra. On ne sait jamais. Il me reconduit à l'appartement que je loue, il me dit de penser à lui. Il dit qu'il pensera à moi.

Vidé, l'absence habite ce lieu comme jamais, elle anéantit tout. Autour de moi. Devant moi, la longue attente. Une année d'un manque à venir que je ressens déjà. Ce pincement naissant dans mon cœur, une panique grandissante parce qu'il est parti, qu'il m'a quitté. Il n'y a aucun moyen de le faire revenir.

Il me pénètre encore plus profondément que mon père qui me quitte. Le cœur bat au rythme des coups avec lesquels il rentre en moi, je les compte jusqu'à ce qu'il ait terminé.

Je sais qu'il part. Je l'ai toujours su. Qu'il allait partir. Il est assis à une table de pique-nique. Des figues tombent des arbres, il y en a tellement. Il m'appelle de quelque part.

Il me fait prendre l'avion et voilà que je voyage. Il me donne de l'argent pour que je le dépense. Pour m'amuser, comme il le dit. Dépense-le ici, là, où qu'on soit. Avant que je parte. J'essaie de rester plus longtemps. En Californie, il me loue une voiture. Je n'ai pas conduit depuis le lycée.

La nuit, presque toujours, nous nous touchons. Vues de nos chambres d'hôtels.

Nous sommes assis sur le sofa d'un hôtel où il pleure, son bras enroulé autour de moi. J'ai mis un album qui date

de quand il était jeune. Avant que sa vie ne se transforme en rêve. On se serre. Il dit viens près de moi et enroule son bras autour de moi. Des larmes de bonheur. C'est un habitué de cet hôtel où il entend un passé qui lui parle. La chanson, ce que fait un garçon à la mort de son père, comme il rêve de raviver le corps du père, d'avant la disparition. Il est ému. Je suis là, à partager ce moment.

J'essaie d'imaginer ce que la chanson peut bien signifier pour lui. Je me prends à penser que je peux l'atteindre, simplement en pensant à lui. Que je peux deviner avec précision ce qu'il désire, ce qu'il ne dit pas, si je fais très attention, si j'essaie d'être ce qu'il veut. Si j'ai en moi des graines de chansons. Ce garçon. La beauté. Il voit.

Californie, 1994. J'ai marché sur les traces du jeune garçon mort. Nous sommes allés voir l'endroit où il est décédé, sur le trottoir. Mon amant serre la main du propriétaire du club au moment d'entrer boire un verre, rencontrer des acteurs, des scénaristes. Et juste devant, dehors, l'endroit où le garçon s'est effondré.

Je porte un de ses manteaux fantaisie parce qu'il fait froid la nuit et je ne le savais pas. J'ai mal jugé le désert en faisant mes valises. Mon amant commençait tout juste à mettre au clair ses projets de carrière, à les rendre réalistes, réalisables. Il voulait faire ses débuts au cinéma, rencontrer des gens qui l'aideraient.

Je n'aurai personne vers qui me tourner lorsque je me sentirai réduit au statut d'étranger. Par lui. Par ma propre faute. La Californie, je n'ai rien à y faire. Si je suis ici c'est pour le voir, lui seul ma raison. Je vais m'écrouler.

J'envoie une carte postale de cet hôtel à quelqu'un d'autre, une personne que j'ai besoin de contacter.

Il ne faut pas que je le laisse devenir tout, parce qu'il est incertain. Il s'occupe de tout. Cette immensité lui appartient. Ce ne sera pas facile de passer à autre chose. Je lui ai montré. La belle chambre d'hôtel, le luxe, trop de besoins. Et moi qui cherche à le saisir. Moi qui ai. Il dit qu'une nuit, il s'en est rendu compte. J'avais couru sur le balcon, en larmes parce qu'il ne savait pas m'étreindre comme il savait m'ouvrir, comme si j'avais seulement besoin de contenir, seulement besoin qu'on entre en moi, combien c'était dangereux. Ce n'est pas quelqu'un comme lui qu'il me faut. Ce n'est pas tout. Il y a beaucoup d'autres nuits comme celle-ci, et d'autres encore.

Le garçon au bonnet bleu dans un lieu complètement étranger. Je suis devenu une autre personne. Il me dit de regarder autour de moi. Je m'assois et attends sur le quai, en Suisse. Nous mangeons des glaces. Toute ma confiance repose sur lui, lui seul m'est familier. Il me veut ici. On prend le bateau pour la France. Il me donne des devises étrangères. Il m'a retrouvé à l'aéroport et nous avons pris un train pour le lac, pour l'embarcadère, pour le bateau qui va nous conduire aux montagnes. L'hôtel y est perché, tout là-haut.

Il me parle de Paris, où et comment il a passé le temps, les défilés de mode qu'il a vus. Il fait froid mais il fait soleil. Je m'assoupis contre lui. L'excitation m'épuise. De la nourriture, des sandwiches à vendre en langue étrangère passent près de nous.

On arrive à l'hôtel. Il est prévu sur le registre que je dorme dans la chambre d'un ami à lui, pas dans la sienne. Après blessure et la panique immédiates, il me prend à part, me rassure. Je m'installe dans sa chambre. C'est l'avocat qui a fait les réservations. Je ne veux pas déposer mes bagages sous ses yeux, surtout pas.

La suite de mon amant. Je m'assois sur le lit en attendant que l'avocat nous laisse. Qu'il nous laisse tranquille.

Cette nuit-là, nous faisons honneur au premier des nombreux dîners à venir, somptueux et raffinés. Par la fenêtre, derrière le balcon, on aperçoit un autre pays de ce côté-là du lac, la Suisse, ses montagnes. Nous sommes de ce côté-ci du lac, dans un hôtel. Sur les montagnes, de la neige, mais pas sur le sol. L'immensité de l'espace me travaille.

On se retrouve tard le soir dans le hall. Ses compagnons de travail, leur femme, leur petite amie, leur famille, des amis, mon amant, moi. La situation est stressante pour toute la troupe. Les plans changent brusquement et je suis mêlé à tout ça. Nous allons rester plus longtemps que prévu, certaines dates ont été annulées. Les compagnons de voyage de mon amant ont besoin de repos.

Une fois ensemble, en tout. Tout n'est qu'une partie de ce qu'il voit. Je me mets à l'aimer, et comment. Il m'emmène vers un étrange où je veux vivre, d'où je ne veux plus revenir. Traverser le monde en hiver pour aborder ailleurs un été.

Je visite l'Europe à cause de lui. Ensemble, nous sommes heureux sur le ferry du Lac de Genève. Il veut m'acheter tout ce dont j'ai envie. Il tombe malade à deux reprises. Il m'oblige à le laisser seul au lit, à l'hôtel même si j'aimerais autant rester. Il veut que j'aile avec ses compagnons de route et leur femme, leur amant, leur famille, avec qui nous passons ces vacances. Ils partent tous faire du ski.

Avec ces appareils photo comme des boîtes en carton qu'on jette après utilisation, la pellicule est développée, la pensée est transposée, le temps traversé. Glisser dans l'image par le verre de la fenêtre, par le plastique de l'obturateur.

Frissonnant, je déclenche l'appareil, enclenche la série de souvenirs, autant que possible, des paysages témoins qui nous entourent, les étirer, faire retirer.

Échange de paroles, changement de draps, soleil bienvenu. Petit déjeuner,

ensemble, où les rêves se mêlent à être racontés. De retour au lit, ensemble, où les mêmes bras se savent.

Ces chambres, des mondes auxquels lui seul me donne accès. Tandis qu'il m'entraîne, me façonne, je cherche encore à prendre forme sous lui. Je pleure quand il s'en va. Il est obligé.

Le balcon du Château donne sur la vallée. Les lumières, le bassin. La montagne suisse, la cour, l'étendue d'eau, les douches. Le verre et le chrome, le mobilier doré. Il me marque, comme il entre en moi, avec précipitation.

Des amis attendent dans le hall. Je me suis habillé mais peu m'importent les vêtements. Il est avec moi, il me tient le bras. Je suis son accessoire. On se fait des compliments.

Dans le hall, jouant à un jeu où il faut dessiner avec tous ses compagnons responsables de ces vacances, ceux qui travaillent et s'enrichissent avec lui. Lui, mon amant, que le stress pousse à boire. Quelqu'un d'autre est malade. À nouveau son épaule qui le tracassait, j'ai avancé la main pour la poser, j'ai tenté de le masser. Il lui arrive de me repousser. Au début on gagnait toutes les parties. On était sur la même longueur d'onde. Il savait ce que j'allais dessiner, les mots que j'allais lui faire prononcer avant même que le crayon ne touche le papier. Puis ses yeux tout injectés de sang. Quelque chose se déchirait à l'intérieur de lui, le corps se brisait, des sentiments inconnus. C'est dans ces moments-là qu'il devenait cruel, insultant souvent. Comme si j'avais besoin d'être mis encore plus mal à l'aise.

Vient le temps de partir. Une sonnerie, une réunion, un agenda ou un programme. Mais il faut partir. Quitter l'hôtel, le lit. Pour d'autres destinations.

Je prends le bus, les avions, je prends tout pour lui. J'essaie de me nicher à l'intérieur de lui. De me glisser, me hisser dans et hors de tous ces draps, toujours différents. Il me dit de regarder par la fenêtre. Qu'on est à New York, regarde. C'est la première fois que je vois tant de

lumières, l'immense fossé qui sépare les mondes. Le monde est trop grand. Sa main dans la mienne, c'est la passerelle. Halls d'hôtels, dîners somptueux, menus au choix. Je suis à ses côtés. Des conversations ont lieu. Peu à peu j'en apprends davantage, j'apprends à vaincre ma timidité. Pourtant il reste beaucoup de visages que je n'aime pas, mais aussi de cœurs, de voix, de pensées, de paroles, d'intérêts. Tous ces gens que je dois apprendre à tolérer.

Mon plus grand problème, c'est d'être assis en face de top models. Car au fond, que suis-je, moi ? Rien. Rien que son amant, un mec. Assis là pour aucune raison. Juste pour être avec lui. Tout le monde sait ce qu'il pense de l'amour.

J'ai vu tant d'endroits si vite avec lui. Je ne suis même plus sûr de parler anglais correctement. Londres, les serveurs me font peur. Me voici à l'autre bout de la table. Il veut que je sois comblé, comme si on était mariés. Mais on n'est pas mariés et c'est ce qui me fait peur. Nous sommes deux hommes et moi le moins important. Le plus jeune, pauvre, inconnu. Lui a une famille. Je vais écrire à la mienne, raconter mes voyages pendant les vacances, entre les trimestres à l'université. Ma mère pense que ses deux enfants ont grandi. Je l'appelle depuis ces hôtels pour qu'elle devine où je suis. J'essaie d'aimer ma famille comme mon amant aime la sienne.

Une vision du monde plus grande que celle avec laquelle j'ai grandi. Je ne le remercie jamais comme je le devrais. Je ne lui montre jamais suffisamment de reconnaissance. Je ne veux pas qu'il croie m'avoir donné tout ce que je souhaitais. Je ne veux pas qu'il croie avoir répondu à tous mes besoins, sinon il ne fera plus d'efforts. Il pensera qu'il en a assez fait pour moi comme ça. Assez pour se débarrasser de moi.

BALLETT FRANKFURT

Yoko Ando, Cora Bos-Kroese, Allison Brown, Francesca Caroti, Dana Caspersen, Jodie Gates, Peggy Grelat, Virginia Hendricksen, Jill Johnson, Irene Klein, Prue Lang, Vanessa Le Mat, Roberta Mosca, Nicole Peisl, Amy Raymond, Jone San Martin, Natalie Thomas, Heidi Vierthaler

Talal Al-Muhanna, Cyril Baldy, Alan Barnes, Stephen Galloway, Mauricio Gonzalez, Thierry Guiderdoni, Ayman Harper, Demond Hart, Sang Jijia, Fabrice Mazliah, Georg Reischl, Antony Rizzi, Christopher Roman, Richard Siegal, Ander Zabala

Talal Al-Muhanna	coordonateur
Dr. Vera Battis-Reese	assistante administrative du directeur
Barbara Baumann	régie costumes
Kathryn Bennetts	maître de ballet
Susanne Brenner	assistante de production
Nicholas Champion	archives vidéo
Hinrich Drews	directeur technique
Regine Eckel	dramaturgie
William Forsythe	directeur
Dietmar Fremde	régie costumes
Urs Frey	secrétaire générale
Célestine Hennermann	assistante personnelle du directeur
Bernd Klein	directeur technique
Bernhard Klein	son
Jörg Kreiss	service abonnement
Dietrich Krüger	son
Roserita Kuster	maquillage
Niels Lanz	son
Leigh Matthews	massages
Dorothee Merg	régie costumes
David Morrow	pianiste
Antony Rizzi	assistant de ballet
Mechthild Rühl	presse et relations publiques
Tanja Rühl	assistante de production
Gisela Schneider	régie de scène
Marc Spradling	communication multimédia
Murielle Truong Van Nga	responsable des tournées
Glen Tuggle	maître de ballet
Steven Valk	dramaturgie
Jan Walther	lumière
Christine Wetzell	marketing
Thom Willems	compositeur



CHAILLOT

THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT

1 place du Trocadéro · 75116 Paris

01 53 65 30 00 · www.theatre-chaillot.fr

SAISON 2002/2003

DANSE **WILLIAM FORSYTHE** · BALLETT FRANKFURT · 25 au 28 septembre

DANSE **CANTIERI** · CATHERINE DIVERRÈS · 10 au 13 octobre

DANSE **BABELLE HEUREUSE** · JOSÉ MONTALVO · DOMINIQUE HERVIEU · 18 octobre au 9 novembre

THÉÂTRE **LE TRAITEMENT** · MARTIN CRIMP · NATHALIE RICHARD · 7 novembre au 7 décembre

THÉÂTRE **LA COMPAGNIE DES SPECTRES** · LYDIE SALVAYRE · MONICA ESPINA · 27 novembre au 21 décembre

COMÉDIE MUSICALE **CONCHA BONITA** · ALFREDO ARIAS · RENÉ DE CECCATTY · NICOLA PIOVANI · 5 décembre au 2 février

CONCERT **NICOLA PIOVANI** · 16 et 17 janvier

DANSE-JEUNE PUBLIC **LES FABLES À LA FONTAINE** · HERVIEU · KÄFIG · BOIVIN / DAVY · DIEPHUIS · GARCIA · SANOU · 8 au 19 janvier

THÉÂTRE **LEUTTI** · SOPHIE PEREZ · 21 janvier au 8 février

DANSE **SOLO FOR TWO/DÉLICIEUSES** · NIELS «STORM» ROBITZKY/NATHALIE PERNETTE · 22 au 26 janvier

CABARET LYRIQUE **FEMME... FEMMES** · HÉLÈNE DELAVALT · YVES PRIN · JEAN-CLAUDE GALLOTTA · 30 janvier au 16 février

CONCERT **ORIENTS** · SAPHO AVEC L'ORCHESTRE DE NAZARETH · 7 et 8 février

THÉÂTRE **MEDEA** · EURIPIDE · DEBORAH WARNER · 19 février au 8 mars

THÉÂTRE **LES HOMMES SANS AVEU** · YANN APPERRY · BELISA JAOL · 25 février au 30 mars

THÉÂTRE **HOFFMANNIANA** · ANDREI TARKOVSKI · DIETRICH SAGERT · 5 au 30 mars

THÉÂTRE **THE POWERBOOK** · JEANETTE WINTERSON · DEBORAH WARNER · 19 au 29 mars

THÉÂTRE **LA COUR DES GRANDS** · JÉRÔME DESCHAMPS · MACHA MAKEIEFF · 10 avril au 4 mai

DANSE **STRATES ET SPHÈRES** · CHRISTOPHE HALEB · 23 au 27 avril

THÉÂTRE **JE CROIS QUE VOUS M'AVEZ MAL COMPRIS** · RODRIGO GARCIA · 30 avril au 25 mai

DANSE **RÉCRÉATION PRIMITIVE** · MERLIN NYAKAM · 2 au 7 mai

FLAMENCO

DANSE EVA YERBABUENA · 9, 10 et 11 mai

DANSE JOAQUÍN GRILO · 15, 16 et 17 mai

CONCERT ENRIQUE MORENTE · 20, 21 et 22 mai

DANSE **KAROLE ARMITAGE / MALOU AIRAUDO** · CCN-BALLET DE LORRAINE · 28 au 30 mai

THÉÂTRE **PLAIDOYER EN FAVEUR DES LARMES D'HÉRACLITE** · BRUNO BAYEN · 4 au 28 juin

DANSE **À LA RECHERCHE DE MISTER K.** · MARYSE DELENTE · BALLET DU NORD · 5 au 8 juin

DANSE/MUSIQUE **BUENOS AIRES TANGO 2** · 19 au 29 juin

FRFAP-2002-D-02-PRGS

